Société romande de philosophie : séance du 20 mai 1989 : langage et raison : philosophie, linguistique et ce qui leur ressemble

Autor(en): **Nicolet, Daniel**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **39 (1989)**

Heft 4

PDF erstellt am: **26.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-381392

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

REVUE DE THÉOLOGIE ET DE PHILOSOPHIE, 121 (1989), P. 353-375

Société romande de philosophie
Séance du 20 mai 1989

LANGAGE ET RAISON*

Philosophie, linguistique et ce qui leur ressemble

DANIEL NICOLET

La question que je voudrais traiter est celle des rapports de l'investigation wittgensteinienne sur le langage avec la possibilité d'une science du langage en général, à propos notamment de certains développements spécifiques de la linguistique contemporaine. Pour que le problème puisse réellement se poser, il faut bien sûr postuler d'abord l'existence d'une science empirique du langage; c'est donc ce que je demande. Je demanderai également que soient reconnus comme représentants authentiques de cette science certains linguistes que je citerai, choisis de manière inévitablement arbitraire. — Plaçant mon discours sous une hypothèse, je parlerai donc ici selon l'opinion probable. — Ces points accordés, nous sommes devant une tâche d'une certaine difficulté, car Wittgenstein n'a abordé la question du rapport de ses propres recherches avec la recherche scientifique qu'à propos des mathématiques, qui ne sont pas empiriques, et d'autre part de la psychologie, qui n'avait à ses yeux rien ou presque de scientifique. A propos de la possibilité d'une approche scientifique du langage, Wittgenstein, à ma connaissance, n'a rien dit. Cependant, son insistance à rejeter, s'agissant du langage, l'explication causale et toute analogie mécaniste a pu lui faire attribuer de différents côtés une attitude antiscientifique, ou du moins radicalement empiriste (behavioriste), en opposition avec les développements les plus significatifs de la linguistique saussurienne. Je voudrais au contraire montrer que non seulement la position de Wittgenstein, à la différence de celles de ses adversaires, n'est incompatible avec aucune recherche scientifique au

* Liste des abréviations:

AL = O. DUCROT, *L'Argumentation dans la Langue;* DD = O. DUCROT, *Le Dire et le Dit;* EA = O. DUCROT, *Les Echelles Argumentatives;* EFS = N. CHOMSKY, *Essais sur la forme et le Sens;* F = L. WITTGENSTEIN, *Fiches;* FW = M. DUMMETT, *Frege and Wittgenstein,* in I. BLOCK (ed.), *Perspectives on the Philosophy of Wittgenstein;* IP = L. WITTGENSTEIN, *Investigations Philosophiques;* RPP = L. WITTGENSTEIN, *Remarques sur la Philosophie de la Psychologie (I);* RR = N. CHOMSKY, *Règles et Représentations;* T = L. WITTGENSTEIN, *Tractatus Logico-philosophicus.*

sujet du langage, mais en outre qu'elle présente une grande force interprétative et critique relativement à l'ensemble de la question.

Ce discours aura donc trait à ce qu'on appelle la (ou les) «théorie(s) de la signification». Par là il se rapporte à un nœud de questions très enchevêtrées, à un cercle bien connu depuis Platon au moins, et je rappellerai le «cercle logico-linguistique»: il consiste grossièrement en ceci que si les productions linguistiques doivent obéir aux principes (lois, catégories) *a priori* de la pensée, nous ne connaissons pourtant ces principes qu'au travers des productions linguistiques. De là, traditionnellement, une double entrée dans le problème de la signification: par en haut et par en bas, pour ainsi dire, par la logique ou par la langue. Mon propos n'est pas, bien entendu, de dresser ici un tableau complet de la question «logique et langage»; il vise seulement à réunir dans une vue d'ensemble quelques distinctions essentielles pour éclairer le champ de cette problématique, où règne, me semble-t-il, une certaine confusion.

Il ne s'agira donc pas ici de problèmes scientifiques, mais des turbulences obscures, pour ainsi dire, de l'intellect autour de problèmes scientifiques. Pour en parler, je ne peux me situer ailleurs que dans cette obscurité même, qui est comme l'élément de la pensée dans son effort d'autocritique et d'autoélucidation, dans son aspiration à la lumière. Sans commune mesure avec le tâtonnement ou l'erreur intra-scientifiques, ces turbulences sont pour nous hautement dignes de préoccupation et de discours: *des non-sens d'une grande importance*, telle est la leçon de Wittgenstein au sujet de la philosophie, que je voudrais illustrer d'une nouvelle manière, car aucune leçon, peut-être, de Wittgenstein n'a été aussi peu comprise et davantage ignorée, voire rejetée avec irritation, comme le faisait par exemple Ramsey. — Soit dit en passant, ce geste de rejet me paraît définir toute une attitude philosophique, car la distinction la plus radicale passe peut-être entre les hommes qui cherchent à conforter l'image reçue du langage, ceux donc pour qui le but de la pensée, comme Wittgenstein le disait de Ramsey justement, est de «mettre de l'ordre dans les affaires d'une communauté donnée», et ceux qui, comme Wittgenstein, indépendamment de toute préoccupation pour l'état supposé des affaires et animés d'un autre souci, mettent cette image en question.

Science et philosophie

Sous le titre global de «théorie de la signification», on trouve en fait deux types de recherches, imbriquées de bien des manières, d'une part des *analyses philosophiques*, d'autre part des *théories à caractère ou à vocation*

scientifique. Les premières poursuivent le projet d'établir ce que l'on pourrait appeler la «grammaire logique du langage», dans la tradition de Frege, de Russell, de Carnap. Elles posent par exemple des questions de ce genre: quelles sont les règles syntaxiques qui déterminent un énoncé comme «pourvu de sens»? Est-il possible de définir le sens des phrases en termes de leurs conditions de vérité? Les noms propres ont-ils un sens, ou seulement une dénotation? Les propositions *a priori* sont-elles toutes nécessaires ou y en a-t-il de contingentes? Dans quelle mesure les propriétés logiques des propositions sont-elles modifiées par la subordination grammaticale? etc. Selon Ayer, «le traitement de ces problèmes s'approche du traitement scientifique. On avance des hypothèses et on les éprouve par des exemples linguistiques.» Ce que je voudrais suggérer ici, c'est que ce rapprochement est trompeur, et que cette grammaire logique n'est pas un domaine de la connaissance objective. De son côté, la linguistique est engagée vis-à-vis du langage dans ce que Chomsky appelle, reprenant une expression de Husserl, une recherche de «style galiléen», c'est-à-dire dans la construction de modèles explicatifs abstraits, destinés à rendre compte des phénomènes linguistiques. Etant admis que la grammaire logique est destinée à jouer le rôle de paradigme pour le traitement des questions traditionnelles de la philosophie première, on pourrait d'emblée distinguer les deux types de recherche en disant que la première vise, à travers l'étude du langage, quelque chose d'autre que la connaissance du langage lui-même, tandis que la seconde, plus immanente, séjourne auprès de son objet et a en un certain sens sa fin en lui. Néanmoins, la question que je voudrais poser n'est pas celle d'une caractérisation exacte des deux disciplines, ni par conséquent d'un critère de distinction entre elles, car une telle distinction risque fort d'être stérile étant donné leur imbrication de fait au niveau des recherches effectives. La question qui m'intéresse, étant admise simplement l'existence de ces deux disciplines, est une question non de fait, mais de droit: quel est, relativement au langage, leur droit respectif, et quels sont, en droit, leurs rapports? Entre science et philosophie, le partage traditionnellement reconnu est celui d'une sorte de division du travail: à la science la certitude relative des phénomènes, à la philosophie l'essence réelle et cachée des choses, à l'une la mathématique, la connaissance du deuxième genre, la pensée calculante, à l'autre la dialectique, la connaissance du troisième genre, la pensée méditante, etc. (Il est à remarquer que c'est là l'image du partage tel que la philosophie le réfléchit, en s'y donnant un rôle prestigieux. Vue du côté de la science, cette division est simplement celle qui sépare le domaine scientifique du non scientifique, ou du préscientifique, et n'a donc qu'un intérêt marginal.) Cette solution est encore en vigueur, en un certain sens, chez Wittgenstein, et je la crois toujours valable, à condition d'examiner soigneusement sur quoi elle est fondée, car elle prête à équivoque.

La solution wittgensteinienne consiste à distinguer *description* et *explication*, en opposant les recherches portant sur les concepts, dont la méthode est une présentation synoptique mettant en évidence, dans un but de clarification, la diversité des usages possibles de tel concept dans le langage, et d'autre part la recherche d'une explication causale des phénomènes à travers un modèle ou un mécanisme hypothétique. Dans l'atmosphère empiriste de la philosophie anglo-saxonne des années 60, cette distinction entre *analyse conceptuelle* et *explication causale* a été mésinterprétée, comme la distinction de deux réponses possibles et concurrentes à la question «qu'est-ce que x?», l'une consistant dans l'analyse des usages du mot «x» dans la langue courante, l'autre dans une recherche des causes de x. C'est l'objet par exemple de la controverse entre Malcolm et Putnam au sujet du rêve. Controverse en réalité sans objet, car c'est une erreur de croire que philosophie et science posent des questions semblables: la question τί ἐστίν; par exemple est purement philosophique; «qu'est-ce qu'une chose?» n'est pas une question pour le physicien, pas plus que le «problème de la référence» n'en est un pour le linguiste. L'un et l'autre posent en revanche des questions hautement spécifiées et abstraites, sans rapport évident avec les questions fondamentales de la philosophie. Pour être insoutenable, l'interprétation que je viens de mentionner n'en est pas moins instructive, car elle montre comment la confusion entre recherche empirique et recherche conceptuelle se reproduit à l'occasion de la distinction même qui les oppose: toute l'équivoque de la «philosophie du langage ordinaire» est de traiter empiriquement les recherches conceptuelles, confusion qui faisait d'ailleurs pour Wittgenstein «l'essentiel de la métaphysique» [1] — comme si aucun problème philosophique sérieux pouvait jamais se résoudre dans les formes grammaticales conventionnelles, pour ainsi dire à la surface du langage! Et de produire ainsi, à côté des recherches empiriques sur le langage (ou sur les objets physiques ou psychiques), une recherche qui n'est ni philosophique ni linguistique (ni physique ni psychologique) mais qui est tout simplement une pseudo-science.

Pour Wittgenstein, il est clair en tout cas que philosophie et science naturelle constituent non pas deux réponses à une même question, mais deux ordres de questions tout à fait hétérogènes. Sa distinction est bien plutôt à rapprocher de celle que faisait Kant entre la *connaissance par simples concepts*, qu'il attribue à la philosophie, et la connaissance mathématique, qui procède par *construction de concepts*. Cependant, chez Wittgenstein, la différence est plus grande encore, et sa critique peut être considérée sur ce point comme une radicalisation de la critique kantienne. Pour Kant,

[1] F 458; RPP I, 949.

en effet, comme pour toute la tradition, la philosophie est un type de connaissance, et philosophie et science sont comme les espèces d'un genre commun: la pensée théorique. La philosophie consiste alors essentiellement en théories, qui ont la propriété commode d'être à la fois des théories parmi d'autres (et donc scientifiques), et cependant des théories plus compréhensives, ou plus fondamentales, ou plus profondes que les théories scientifiques (donc extra ou supra scientifiques). Mais si elles sont des théories, c'est-à-dire des descriptions rigoureuses de relations externes au sens de Wittgenstein, alors elles sont des théories scientifiques comme les autres; et si elles sont extra-scientifiques, elles ne sont pas du tout des théories. Il n'existe pas, en d'autres termes, de production générale de la vérité, dont science et philosophie seraient des modalités. Entre la vérité des philosophes et les vérités scientifiques, il n'y a guère de rapport qu'homonymique. Mais reste-t-il alors un espace pour une recherche spécifiquement philosophique, ou celle-ci doit-elle être réduite à n'être plus qu'un commentaire critique du discours de la science? Nous y reviendrons.

Il ne s'agit donc pas de délimiter, dans un espace homogène, qui serait celui par exemple de la pensée théorique, deux types d'interrogation, mais bien de mettre en évidence la scission *a priori* de tout questionnement en deux ordres de recherches radicalement (?) hétérogènes. S'il existe une science du langage, une linguistique scientifique, alors la question du langage, ou de la signification, est justiciable, elle aussi, de ce partage. Pour banale qu'elle soit, la dichotomie entre philosophie et science n'en produit pas moins des conséquences assez curieuses, dès qu'elle est poursuivie avec rigueur. Et elle doit l'être, car entre les deux disciplines, il n'existe pas de terrain neutre commun, lequel serait immédiatement l'objet d'une interrogation de troisième type, qui naturellement ne peut exister. L'une de ces conséquences est que tout discours qui prend la science ou la philosophie comme l'un de ses objets se trouve dans l'alternative ou d'être lui-même déjà-encore-toujours philosophie, ou d'être une nouvelle science: non pas science philosophique, ni philosophie comme science des sciences, mais science (d')elle-même et de la philosophie. Je ne parlerai pas ici de cette seconde branche de l'alternative, qui est illustrée par la non-philosophie de F. Laruelle, et qui demanderait un exposé à part, et sans doute bien plus qu'un exposé, mais je me contenterai, comme je l'ai dit au début, d'explorer la première, encore intraphilosophique. Une autre conséquence est que le problème du partage science/philosophie, s'agissant du langage ou de n'importe quel objet, ne peut être traité sous le thème général de la «raison» ou de la «rationalité», car alors la philosophie ramène infailliblement tout à elle dans un discours dont la science n'a que faire, dans ce dialogue halluciné, dont parle Laruelle, entre «une philosophie bavarde et sourde, et une science muette mais qui n'en pense pas moins.»

L'étude de ces questions doit donc être menée non pas dans un discours philosophant de style général, métaphysique ou épistémologique, car nous n'avons plus désormais d'espace où le tenir, mais dans les lieux mêmes où elles se posent, c'est-à-dire à la périphérie turbulente des sciences. C'est ce qu'a fait Wittgenstein en étudiant par exemple les «fondements des mathématiques», c'est-à-dire la situation des mathématiques relativement au «fondement», qui est chez lui la coappartenance du langage et de la vie, autrement dit l'insertion des jeux mathématiques dans l'ensemble des jeux de langage, ou bien la «philosophie» de la psychologie, dont il soumet les concepts fondamentaux à un examen critique.

S'agissant maintenant du langage, la distinction doit être maintenue avec la même rigueur. Il suit immédiatement de la bipartition par exemple qu'il ne saurait exister de théorie philosophique du langage, pas plus que les spéculations philosophiques n'ont leur place, en tant que telles, dans les théories du langage. Par théorie, j'entends en effet la description de relations externes. Or cette description est l'objet propre des sciences empiriques, et les relations internes ne peuvent être décrites, comme l'a montré Wittgenstein, et c'est pourquoi il ne peut exister de théorie en philosophie. Dès lors, si linguistes et philosophes semblent marcher dans les traces les uns des autres, il s'agit nécessairement d'une illusion, car il n'y a pas de sol commun pour les porter. Cette conséquence paraît contraire à l'expérience, qui nous enseigne qu'au sujet du langage les théories concurrentes, d'origine aussi bien philosophique que scientifique, multipliant les emprunts mutuels, pratiquent une sorte de libre-échange, qui ignore les anciennes frontières. Une partition rigoureuse paraît ainsi négliger le très grand nombre de travaux contemporains qui ont pour objet l'interface, comme on dit, de la philosophie, de la linguistique, de la logique, de la mathématique, etc. Il est vrai que j'écarte provisoirement, du point de vue du droit, l'ensemble de ces faits: non seulement parce que, comme le remarquait Kant, le chevauchement des frontières dans les sciences est toujours signe pour le savoir d'une perte de rigueur et de substance, mais bien plus parce qu'en régime de scission, cette frontière est en réalité un abîme, où s'engouffrent en vain maints efforts intellectuels.

La stratégie argumentative de Chomsky contre des objections d'origine philosophiques qui lui ont été faites pourrait illustrer ce point. Ces réponses sont principalement de deux sortes: les unes de style plutôt philosophique, dont je parlerai plus tard; les autres, que je considère comme scientifiques, et qui consistent à prendre au sérieux dans leur prétention scientifique les idées directrices de «théories» comme celles de Dummett, de Quine, de Putnam, de Montague et Thomson, et de beaucoup d'autres, en les interpré-

tant comme des hypothèses explicatives. Il suffit alors à Chomsky de les soumettre à une critique méthodique, en montrant que, même dans les cas où elles sont décidables empiriquement (ce qu'elles doivent être selon leur prétention théorique et ne sont en fait que par accident), ces «hypothèses» ne sont pas discriminantes, ou n'expliquent pas les faits qu'elles prétendent expliquer, ou ne les expliquent pas mieux que l'hypothèse inverse, etc. Ainsi, traitées comme hypothèses et amenées au contact des faits, ces théories philosophiques se révèlent inconsistantes et s'évaporent comme de simples spéculations. Cela n'a rien d'étonnant, car elles ne constituent pas un cadre théorique tel qu'il est nécessaire d'en constituer un en vue de toute explication, et d'abord de toute détermination des faits. Il semble que pour ces philosophes, les faits linguistiques, les phrases de la langue ou les énoncés du discours soient simplement donnés, indépendamment de toute théorie. Mais cette naïveté se justifie aussi peu dans le cas de la langue que pour n'importe quel objet d'une recherche de «style galiléen», qui doit être construit. Ces philosophies pourraient certes bien se défendre en admettant que l'explication des faits n'est pas leur affaire. Mais il leur faudrait alors renoncer à toute prétention scientifique, ce qui est la conclusion recherchée. Or cette conclusion me paraît difficile à éviter: dans toute «théorie philosophique», il faut donc distinguer entre sa prétention, qui se trouve inévitablement en concurrence, et donc, à plus ou moins long terme, en contradiction avec les théories scientifiques existantes, et d'autre part sa réalité, sans commune mesure avec ces mêmes théories.

J'ai, bien entendu, schématisé à l'extrême cette argumentation, car chacun sait bien qu'une science ne consiste pas uniquement en hypothèses explicatives directement applicables à un corpus de faits bien déterminé. Les sciences sont, comme on l'a dit, des descriptions «denses», où interviennent des éléments hétérogènes: justifications et réfutations, interprétations et auto-interprétations, considérations historiques et vulgarisation, etc. Par ces aspects, le discours scientifique présente de nombreuses ressemblances avec celui du philosophe. Ainsi celui de Chomsky, qui est émaillé d'énoncés bizarres, qui paraissent philosophiques, débouchant même sur l'affirmation d'une position apparemment métaphysique que l'on pourrait qualifier de «rationalisme matérialiste» par exemple. Ces énoncés, avec les réfutations des objections inévitables qu'ils ont soulevées chez les philosophes, occupent une large place dans le discours chomskyen, au point qu'un livre comme *Règles et Représentations* y paraît par exemple entièrement consacré. Et il est vrai que certains d'entre eux sont irrésistiblement provocants [2]. De tels énoncés cependant doivent-ils être pris comme des sortes de stigmates

[2] RR 122, 226.

dénonçant l'appartenance de la science à la métaphysique? Plutôt que de s'arrêter à constater leur présence, en les prenant pour les théorèmes d'une sorte de science imaginaire, il convient de s'interroger sur leur sens, c'est-à-dire sur leur usage réel. On verrait alors aussitôt [3] qu'ils ont dans la construction scientifique une fonction qui ne doit rien au paradigme métaphysique, et qui est, en première approximation, celui d'une sorte de mythe euristique, d'ailleurs ouvert et non contraignant, qui appartient à l'imagination du savant et non à sa pensée théorique. Il aurait plutôt pour rôle de protéger celle-ci contre des inquiétudes de type philosophique. Comme toutes les opinions philosophiques, à plus forte raison celles des savants sont-elles indifférentes: s'il s'agit bien de non-sens, ce sont des non-sens sans importance. Ce qui importe philosophiquement en effet est l'articulation qu'ils proposent entre leur science, les banlieues modernes de la ville du langage, et la vie non scientifique de son centre historique. J'arrêterai là ce préambule, ma tâche n'étant pas, comme je l'ai indiqué en commençant, de mettre de l'ordre dans les idées d'une communauté donnée, serait-elle idéale, mais de soulever les unes après les autres les difficultés que comporte mon sujet.

Ces considérations sont toutefois suffisantes pour résoudre la partie négative, pour ainsi dire, de la question du rapport entre les recherches de Wittgenstein et celles de Chomsky. L'entreprise de Chomsky est en effet l'exemple d'une théorie linguistique qui paraît violer tous les «interdits wittgensteiniens» au sujet du langage: explication causale et recours à des hypothèses, construction de modèles, recherche du caché et du sous-jacent, analogie de la grammaire avec un mécanisme producteur d'énoncés, etc. Aussi a-t-on abondamment usé d'un auteur pour «réfuter» l'autre. Or c'est seulement si les remarques de Wittgenstein sont réinterprétées dans le cadre d'une épistémologie empiriste qu'on peut imaginer un conflit entre elles et la mythologie rationaliste-matérialiste de Chomsky (erreur qu'il arrive à Chomsky lui-même de commettre). Mais ce conflit est alors celui d'une mésinterprétation théorisante de Wittgenstein avec une (auto-)interprétation philosophante de Chomsky. En réalité, si les arguments de Wittgenstein contre l'explication causale en philosophie sont interprétés comme des principes épistémologiques portant sur la connaissance objective (du langage), alors ils nient la possibilité même d'une science (du langage), ce qui est absurde. Il est donc clair qu'une fois neutralisées les fausses interprétations, ces pensées ne s'opposent en rien et que leur conflit supposé est entièrement à mettre au compte de l'équivoque de la philosophie, et en particulier de la philosophie dite du langage ordinaire.

[3] RR 87, 238.

Sens et vérité

C'est aussi dans le sens d'une division du travail entre science et philosophie que parlait Schlick, lorsque, dans le premier numéro de la revue *Erkenntnis*, il faisait dépendre l'avenir de la philosophie de la distinction entre *sens* et *vérité*. «Durch die Philosophie werden Sätze geklärt, durch die Wissenschaften verifiziert»: aux sciences le domaine de la vérité, à la philosophie celui du sens... On voit immédiatement que Schlick se meut dans un double cercle, celui d'un énoncé contredit par sa propre énonciation, et celui d'une rupture avec la métaphysique qui reconduit à la métaphysique. Pour éviter, ou du moins différer ces conséquences, admettons, contrairement à Schlick, que la dichotomie sens/vérité ne recouvre pas celle de la philosophie et de la science, mais qu'elles dessinent ensemble une configuration quadripartite, où chacun des deux domaines, celui des énoncés vrais et celui des énoncés doués de sens sont objets en tant que tels de deux disciplines, l'une scientifique, l'autre philosophique. Dans un tel schéma, l'étude scientifique du vrai comme tel est bien entendu la logique, à quoi je pense qu'il faut adjoindre tout ou partie des mathématiques; tandis que l'approche scientifique des structures de la signification constitue la sémantique empirique. (Le schéma annonce d'autre part une opposition forte entre philosophie du sens et philosophie de la vérité, dont nous ne nous occuperons pas ici.) Cette quadripartition de la question du langage donne, me semble-t-il, une vue d'ensemble de la situation: en effet, selon la première dichotomie, il ne peut exister ni théorie philosophique, comme nous l'avons vu, ni juridiction de la philosophie sur la science; quant à la seconde, elle laisse prévoir que la logique n'a pas la juridiction du langage dans son ensemble, et d'autre part qu'une philosophie du sens et une sémantique non logique peuvent seules coexister sans interférences, comme je vais tenter de le montrer maintenant.

Si nous admettons ce schéma, la question qui se pose est évidemment celle de la logicité de la langue. En effet, la quadripartition met en question un préjugé très généralement répandu, une véritable «idole de la tribu»: celui d'une structuration du langage par des règles de type logique. C'est encore Chomsky qui va m'aider d'abord à combattre ce préjugé, non pas, naturellement, à titre d'autorité, mais de simple exemple d'une théorie scientifique qui exclut, me semble-t-il, par la seule configuration de ses hypothèses, que les règles grammaticales puissent être réductibles aux lois logiques. Chomsky n'étant pas avare de représentations synoptiques de ses hypothèses, j'adopterai par exemple celle-ci, dite de la Théorie Standard Etendue [4]: au niveau le plus profond, qui est aussi le plus abstrait, la

[4] RR 60, 62, 137-9, 141-2, 148-9.

grammaire, c'est-à-dire l'ensemble des règles qui articulent forme et sens, engendre les structures D, qui, par transformation («déplacer α», assortie d'un ensemble de contraintes), produisent les structures S, auxquelles s'appliquent, et seulement alors, d'une part les règles de représentation phonétiques et d'autre part les règles de représentation logiques pour former finalement les syntagmes, c'est-à-dire les parties d'énoncés. Une telle structure théorique permet, me semble-t-il, de conclure immédiatement au caractère non logique (alogique) du langage: en effet, si le langage fournit à la forme logique un matériau déjà élaboré selon des lois complexes, il n'est par conséquent pas structuré fondamentalement par des lois logiques. (En revanche, l'illusion logicisante trouve une certaine explication dans le fait que des lois de représentation logique interviennent au dernier stade de formation des énoncés, et que par suite toute investigation du langage ne peut manquer de tomber d'abord sur sa forme logique.) En réalité, comme le remarque Chomsky, commentant Jespersen, «c'est notre ignorance de la syntaxe qui rend plausible l'idée que la grammaire n'est rien d'autre que de la logique appliquée.» [5] Philosophiquement neutre, la position de Chomsky suffirait à montrer qu'il existe au moins une théorie scientifique pour laquelle l'idée d'une structuration logique fondamentale du langage est intrinsèquement contradictoire. Pour éviter un malentendu, je précise que Chomsky présente une interprétation différente, dans le cadre de sa conception modulaire de l'esprit humain, selon laquelle il existe divers systèmes mentaux organisés selon des principes différents et tous ouverts à une investigation de style galiléen. Ainsi Chomsky affirme bien, et c'est là le point qui nous importe, l'indépendance de la syntaxe par rapport aux lois logiques (thèse de l'autonomie absolue de la grammaire). Mais le calcul syntaxique étant purement formel, l'attribution d'un sens n'intervient que dans la phase finale de l'élaboration des énoncés, si bien que l'interprétation sémantique se retrouve inextricablement mêlée à la forme logique d'une part, et aux questions de faits et de croyances d'autre part. Nous prendrons plus loin l'exemple d'une théorie qui ne présente pas cet inconvénient. L'hypothèse modulaire permet donc à Chomsky une sortie indolore du problème du partage, en affirmant l'autonomie de la syntaxe — ce qui est son véritable but — et laissant en l'état tout le reste, notamment le problème d'une sémantique indépendante de l'analyse logique. Mais quel que soit l'intérêt de cette solution, l'hypothèse modulaire et l'attitude d'ouverture empirique qui lui est liée n'ont ni l'une ni l'autre leur place en philosophie, où les structures fondamentales du langage doivent être élucidées *a priori*. Ce que je voudrais suggérer par cette brève discussion, c'est que le caractère alogique de la langue n'est pas l'opinion accidentelle de quelques linguistes

[5] EFS 37.

(nous venons de voir que Chomsky par exemple ne la partage pas), mais qu'elle est une condition de possibilité de la linguistique comme science, c'est-à-dire un présupposé très général de la linguistique, même s'il n'est pas généralement reconnu.

Bien sûr, l'argumentation précédente ne réfute pas l'idée (est-elle d'ailleurs réfutable?) d'une structure fondamentalement logique du langage, mais elle nous permet de la serrer de plus près au moyen de deux questions: d'une part, existe-t-il un niveau de la langue qui soit un niveau de représentation logique? d'autre part, les méthodes logico-mathématiques sont-elles adéquates en sémantique? Or ce sont là des questions empiriques, et il appartient à la linguistique de les résoudre. Ce que nos considérations nous permettent en revanche de conclure, c'est qu'une théorie scientifique au moins, c'est-à-dire une théorie indépendante en principe de toute distinction *a priori*, contredit la conception traditionnelle selon laquelle la logique serait à la base du discours et des productions linguistiques en général: ce qui montre que celle-ci n'a aucune nécessité et renverse sur ses partisans la charge de la preuve. Ce n'est donc pas aux sémanticiens ou aux linguistes en général de prouver qu'ils peuvent produire une théorie aussi puissante que semble l'être l'analyse logique du langage, mais bien à ces philosophes de justifier leur démarche, ce qu'ils seront à mon avis bien en peine de faire, entre autres pour la raison suivante: lorsque nous thématisons le langage, nous suivons naturellement les règles de la pensée logique, qui sont les règles mêmes de la pensée. *Comment dès lors pouvons-nous remonter en amont de ces règles, vers les lois de formation sémantiques qui les conditionnent?* La philosophie, qui doit comprendre *a priori* le fondement de toute structure, se heurte dans cette voie à la contradiction d'une thématisation (logique) du prélogique. Or cette thématisation est pourtant nécessaire à toute analyse du langage, qui se heurte au problème du sens comme à son préalable, et se voit donc condamnée à descendre du ciel de la logique sur la terre ferme de la sémantique. C'est pour éviter cette aporie, en maintenant le langage pour ainsi dire en orbite dans la sphère du logique, que les philosophes assimilent structure sémantique et conditions de vérité. Rappelons ici la solution du *Tractatus*. Pour assurer à une proposition des conditions de vérité, le *Tractatus* exige, en contraste avec les théories traditionnelles, qu'elle ait *déjà* un sens [6]. C'est là la fameuse relation interne, constitutive de la représentation: «La proposition *montre* son sens» [7]. L'antériorité du sens sur la vérité est donc posée. Mais ce que la proposition montre est «ce qu'il en est *quand* elle est vraie» [8]: c'est donc le même ensemble de

[6] T. 4.064.
[7] T. 4.022.
[8] ibidem.

conditions qui définit d'une part le sens, et d'autre part la vérité de la proposition. Sens et vérité désignent tous deux le rapport de la proposition avec l'état de choses qui lui «correspond», mais une fois de manière interne, à la manière d'un accord préalable, antérieur pour ainsi dire à tout usage de la proposition, et l'autre fois comme correspondance externe [9]. Sous la condition de cette distinction, on peut admettre que le langage soit composé essentiellement de propositions vérifonctionnelles, autrement dit qu'il ait un usage essentiellement représentatif. Mais il faut alors, sous peine d'incohérence, en admettre les conséquences, dont notamment la vacuité de la philosophie [10]. (Autrement dit, si l'on admet la description du langage en termes de conditions de vérité, l'alternative est: le *Tractatus*, c'est-à-dire l'auto-abolition de la philosophie, ou pas de philosophie.)

Il est donc impossible de saisir sous les règles de la représentation logique les règles de formation sémantiques qui les précèdent et les conditionnent, sans soumettre celles-ci à une schématisation et à une abstraction arbitraires. Il est clair, en revanche, que cette objection ne vaut pas contre la linguistique qui, comme démarche scientifique, entretient avec son objet une relation d'emblée reconnue comme arbitraire, et qui ne prétend donc pas l'épuiser. C'est ainsi que Chomsky reconnaît, par exemple, reprenant une distinction du *Tractatus*, une limite entre ce qui, dans le langage, peut être objet de science et traité comme *problème*, et «ce que l'on pourrait appeler les *mystères*», lesquels sont hors de portée de l'investigation scientifique. Cette distinction nous permettra-t-elle de résoudre nos problèmes de partage? Si elle définit bien, dans le *Tractatus*, les domaines respectifs de la science et de la philosophie, c'est dans un sens bien différent de celui de Chomsky, car par les termes de «mystère» ou de «mystique», Wittgenstein n'entend pas une sphère de questions accidentellement hors de la portée de notre connaissance, mais le «fait» unique du sens, de ce qui se tient en deçà de toute structure comme sa condition de possibilité. Dans le *Tractatus*, la distinction problème/mystère paraît surtout faite pour mettre en évidence, et pour protéger la sphère de ce qui ne doit à aucun prix être réduit au rang d'énoncé objectif, scientifique, à savoir l'éthique et l'esthétique. La forme logique, l'éthique et l'esthétique composent ainsi «l'élément mystique», qui, n'étant pas lui-même une structure, ne peut être décrit. L'investigation du *Tractatus* est donc non seulement négative dans ses résultats, mais fictive dans son procès: il est en effet impossible de donner une vue théorique de la forme logique, dont l'immanence se dérobe à toute saisie. Comment éviter dès lors que le prix à payer pour la distinction problème/mystère ne

[9] T. 4.2 et 4.3.
[10] T. 4.11.

soit celui de la disparition de la philosophie? Qu'en est-il en d'autres termes de la possibilité ultérieure d'une description des relations internes, que Wittgenstein semble pourtant avoir supposée par la suite sous les titres de «grammaire», puis de «jeux de langage»?

Au rang de mystère, Chomsky place notamment «l'usage créatif du langage», c'est-à-dire «l'aptitude de toute personne normale à produire du discours approprié à des situations éventuellement toutes nouvelles et à comprendre les autres quand ils en font autant» [11]. Selon sa distinction problème/mystère, et de manière constante [12], Chomsky exclut donc la créativité linguistique de la sphère de l'investigation scientifique [13]. Or, cette «créativité», dont la science ne peut rendre compte, ne se pourrait-il pas qu'elle soit, par un heureux hasard, l'objet propre de la philosophie? C'est ce que suggère notre schéma, et pour ma part, je trouverais assez stimulant de définir la philosophie comme la description de l'usage créatif du langage, à condition naturellement d'opérer les rectifications nécessaires, et tout d'abord en admettant de laisser à la linguistique tout ce qui, dans le langage, peut être (légitimement) objectivé, idéalisé, schématisé, théorisé.

Pour préciser cette notion de créativité, prenons la distinction célèbre d'une *structure profonde* et d'une *structure superficielle* du langage, que Chomsky aurait, selon certains, tirée d'un passage des *Investigations Philosophiques* [14]. Rappelons pourtant que, selon nos principes, nous avons affaire d'une part à une distinction hypothétique, empirique et abstraite, d'autre part à une distinction *a priori*, c'est-à-dire non pas à une mais à deux distinctions homonymes, qu'il n'y a pas lieu de rapprocher, parce que leur sens est différent, ni d'opposer, car leurs contextes sont incomparables. Aussi n'est-il pas question d'entrer ici dans la discussion de la distinction chomskyenne, qui est centrale et qui a connu un développement complexe. Il nous suffit de remarquer que même si la structure profonde de Chomsky est, comme telle, inobservable, il est clair néanmoins qu'elle appartient à la face objective ou empirique du langage, c'est-à-dire à ce que Wittgenstein appelle justement sa «grammaire superficielle»! Mais en quoi consiste alors la«profondeur» du langage? Car Wittgenstein refuse le partage programmé

[11] RR 76.

[12] RR 10-11, 76-78, 210-11.

[13] Cependant, ouvrant par manière de digression une encyclopédie philosophique récente, je lis que cette même aptitude de «créativité linguistique» serait «l'un des faits fondamentaux que toute théorie de la signification, quelle qu'elle soit, doit nécessairement expliquer»: entre une telle prétention philosophique et la réalité de la démarche scientifique, la contradiction ne pourrait être plus patente.

[14] IP 664.

par la philosophie traditionnelle entre une surface phénoménale, offerte à la connaissance objective, et une essence cachée qui en serait le fondement. Toute recherche d'une telle essence, c'est-à-dire d'une structure sous-jacente expliquant le langage, est illusoire, car il n'y a rien de caché dans le langage, non pas même des structures logiques! Qu'est-ce alors que la «Tiefengrammatik», la grammaire profonde, qui pourrait être le domaine d'investigation propre de la philosophie? Il est remarquable que sur les huit passages des *Investigations* qui mentionnent les termes de «profond» ou de «profondeur», quatre le fassent dans un sens négatif, comme critique de la fausse profondeur de la métaphysique, et quatre en un sens positif, mais problématique. Une fois éliminée la profondeur illusoire d'une structure explicative fondamentale, d'un ordre *a priori* du monde, ce qu'il reste de profond, *c'est l'inquiétude humaine qui pousse à la recherche d'une telle chimère*. Par un trait caractéristique de sa philosophie, Wittgenstein nous ramène brusquement, au détour de considérations logico-sémantiques, à la dimension de l'éthique. La profondeur qui échappe facilement [15], c'est la diversité des innombrables manières dont le langage s'enchevêtre dans nos vies [16]. C'est pourquoi: «*Pour pénétrer dans la profondeur, point n'est besoin d'un grand voyage; tu n'as même pas besoin de quitter ton environnement le plus proche et le plus habituel.*» [17]

Le survol de quelques-unes des positions respectives de Chomsky et de Wittgensten nous amène donc à reconnaître leur parfaite compatibilité de part et d'autre de la ligne de fracture entre science et philosophie, et à distinguer ce qui, dans le langage, relève de la science, toute sa face objective, et ce qui, de manière naturellement encore problématique ici, s'annonce comme relevant de la seule philosophie: une certaine dimension profonde, non objective (mais non pas pour cela subjective), du langage. Cependant, ce domaine postulé de la philosophie n'est pas identique à celui du sens, qui est, lui aussi, clivé. En effet, il se pourrait bien que ce soit aussi notre seule ignorance des structures sémantiques qui nous porte à croire que celles-ci relèvent de la philosophie et se laissent analyser en termes de formes logiques, de faits ou de croyances. Comme les questions de phonétique, de phonologie, de lexique, de morphologie ou de syntaxe, les questions sémantiques sont des questions empiriques, et la méthode correcte pour les traiter est la méthode scientifique. Quant à la profondeur du langage, si cette expression a un sens, elle se tient en retrait de ce nouveau domaine de connaissance objective.

[15] IP 387.
[16] IP 111.
[17] RPP I, 361.

Sémantique et philosophie

Comme le rasoir d'Occam, les distinctions précédentes nous laissent donc dans un univers pauvre, où coexistent, de part et d'autre d'une arête infiniment fine, d'un côté une investigation (post-) wittgensteinienne, de l'autre toutes les théories scientifiques (vraies), et notamment, par hypothèse, la sémantique structurale. Ces distinctions m'amènent par contre à écarter toutes les théories sémantiques d'origine non empirique, comme celles de Carnap et de ses successeurs: c'est seulement si elles trouvent abri sous l'ombrelle d'une théorie scientifique que leurs questions peuvent éventuellement recevoir un sens. Comme exemple de sémantique à caractère ou à vocation scientifique, je prendrai ici la théorie de l'argumentation développée par O. Ducrot. (Mais alors que la référence à Chomsky m'a servi à mettre en évidence quelques distinctions que je tiens pour essentielles, Ducrot va nous amener à rejeter quelques autres distinctions, celles-ci purement philosophiques, de celles que Condillac aurait appelées frivoles). Le choix de la théorie de Ducrot n'est pas dû entièrement au hasard, dans la mesure où celle-ci se trouve, par rapport aux exigences énoncées ci-dessus, dans une sorte d'harmonie préétablie. Contrairement à Chomsky, en effet, qui se réfère à la distinction aristotélicienne du son et du sens, neutralisée seulement ensuite dans la notion de grammaire, Ducrot, respectant plus strictement le principe saussurien de la bifacialité du signe, ne s'empresse pas de séparer le domaine sémantique de la structure centrale de la langue. Son propos est justement de montrer que le caractère argumentatif des énoncés du discours, loin de venir s'ajouter comme du dehors à leur construction linguistique, en est au contraire une partie constituante essentielle. L'argumentativité, composante sémantique centrale de tout énoncé, est inscrite dans la langue, et réciproquement, toute argumentation est l'actualisation de virtualités structurales (thèse de l'argumentation dans la langue). A la différence de celui de Chomsky, le discours de Ducrot est particulièrement avare de spéculations philosophiques, qui ne lui seraient d'aucune utilité, car sa conception immanente coupe court à toutes sortes de considérations parasitaires, aussi bien sur les actes ou les états mentaux du sujet parlant que sur sa structure supposée du monde. Par rapport au cadre saussurien, l'innovation principale introduite par Ducrot, dans le sillage de Benveniste, est de considérer l'énonciation (le *dire*) comme constitutive du sens de l'énoncé (le *dit*), incluant ainsi dans l'étude de la langue des éléments qui relevaient pour Saussure de la parole, et rendant d'autre part impraticable et superflue la distinction (philosophique) célèbre entre *sémantique* et *pragmatique*.

L'autonomie de la structure exclut aussi, et c'est là le point qui nous intéresse, que le domaine sémantique soit réductible à la logique. C'est du côté de la structure linguistique, et non des relations entre la valeur de vérité des énoncés que doivent être cherchées les lois qui commandent leur enchaînement dans le discours. Ce projet est à l'exact opposé de celui d'un Davidson, par exemple, qui se propose d'expliciter, en les réduisant à des formules logiques, le potentiel inférentiel des phrases des langues naturelles. L'idée fondamentale de la sémantique logique, selon Russell, est de traiter le signifié des énoncés comme des propositions (au sens logique). Prise comme hypothèse scientifique, cette idée n'a rien d'absurde en elle-même, mais il s'agit d'en évaluer le coût théorique: elle implique 1) la réduction du contexte, et même de la langue, puisque, selon Russell: «Une proposition est quelque chose qui peut se dire dans n'importe quelle langue»; 2) la description de la phrase en termes de fonctions de vérité; 3) le traitement de tous les autres composants du phénomène linguistique comme contingents et séparables en droit du noyau sémantique ainsi défini. Or ces conditions imposent à l'analyse du discours des contraintes beaucoup trop fortes, qui détruisent son objet. Pour justifier son opposition à la sémantique de type logique, Ducrot avance deux raisons: d'une part, les propositions, au sens des logiciens, sont obtenues en isolant les énoncés de tout contexte; n'est-il pas alors paradoxal d'analyser le discours au moyen de structures ainsi dégagées par une sorte d'annulation du discours? D'autre part, le fait que la plupart des énoncés de la langue n'ont pas de conditions de vérité assignables n'est pas une contingence réductible: il condamne la sémantique logicisante, qui énonce ses règles en faisant comme si elle pouvait définir les conditions de vérité des énoncés élémentaires, ce que pourtant elle ne peut en général pas [18]. (On se rappelle que ce paradoxe est exhibé dans le *Tractatus*.) L'idée est donc de définir la valeur sémantique des énoncés, au moins en partie, par les instructions qu'ils donnent sur la possibilité de continuer le discours, c'est-à-dire par la façon qu'ils ont de conduire à certaines conclusions et de détourner de certaines autres, plutôt que par l'information qu'ils donnent sur leurs éventuelles conditions de vérité.

Contrairement à ce qui était le cas chez Chomsky, le caractère «alogique» de la langue est donc ici explicitement affirmé, comme l'une des hypothèses «internes», c'est-à-dire explicatives, faisant partie de l'appareil formel de la théorie. (Comme philosophe, je ne peux donc ni la discuter, ni même probablement l'exposer de manière pertinente. Car il ne s'agit en aucun cas d'affirmer une «thèse philosophique» homonyme! On ne rappelle jamais assez cette remarque de Wittgenstein disant que les philosophes sont comme

[18] AL 112-3.

des sauvages qui entendraient parler des hommes civilisés et qui en tireraient ensuite des conclusions étranges: elle ne s'applique que trop au commentaire philosophique de la conversation scientifique. La mention de cette thèse de la théorie de Ducrot me sert seulement à montrer le caractère problématique de la «thèse» philosophique opposée. Plus exactement, j'entends montrer que les tenants de celle-ci ne sont pas nécessairement en continuité avec la démarche scientifique, et seraient même, dans le cas présent, en rupture manifeste avec elle.) Cette thèse exclut donc que la valeur sémantique d'un énoncé soit descriptible en général au seul moyen de ses conditions de vérité. Or nier la logicité des relations sémantiques signifie d'une part nier que les connexions argumentatives soient descriptibles au moyen des connecteurs logiques, mais aussi nier que les constituants reliés argumentativement soient de nature essentiellement dénotative (informative, descriptive). Les énoncés du discours et leurs constituants n'ont aucun «contenu», au sens ordinaire et d'ailleurs métaphorique du mot: leur valeur sémantique consiste dans un ensemble d'instructions notamment argumentatives, c'est-à-dire portant sur la manière dont le discours peut être continué. (Ce qui me paraît une interprétation possible de la trop fameuse formule «Meaning is use», interprétation certes schématisante, mais qui lui donne aussi un relief particulier.)

Dans le cadre ainsi esquissé, la distinction de Frege, d'ailleurs très généralement reçue, entre le *sens* et la *force* d'un énoncé, perd donc sa pertinence. Comme le rappelle bien Dummett (FW), un énoncé pour Frege est défini d'une part par son sens, c'est-à-dire son contenu représentatif, et d'autre part par sa force, c'est-à-dire le type auquel il appartient, soit l'affirmation, l'ordre, ou encore la question, le conseil, le vœu, ou un petit nombre de choses du même genre. Or, selon Dummett, Wittgenstein, en niant d'une part que le concept de vérité puisse être très utile dans l'analyse de la langue, et d'autre part, en excluant la possibilité de constituer une liste finie des divers jeux de langage, en est venu à rejeter complètement la conception frégéenne du langage. Je ne discute pas ici cette interprétation. C'est la conclusion de Dummett que je conteste, car c'est à ce point qu'il accuse Wittgenstein d'inintelligibilité, et prétend que, dès que nous commençons à tenter une analyse du langage quotidien, «notre première pensée est la nécessité d'une distinction entre sens et force.» Mais qui est ce «nous» qui se lance ainsi à l'aventure dans l'analyse du langage quotidien, et surtout la distinction de Frege ne peut-elle pas se révéler un instrument illusoire dans une telle entreprise? Le fait qu'elle puisse être rejetée par une théorie scientifique devrait sur ce point inciter à la réflexion, et montre au moins qu'elle n'a rien de nécessaire. En effet, dans le cadre d'une théorie où le sens d'un énoncé est constitué essentiellement par le commentaire de sa

propre énonciation, commentaire déterminant notamment l'orientation argumentative de l'énoncé, c'est-à-dire les possibilités d'enchaînement discursif à partir de lui, on voit qu'à la fois la «force» de l'énoncé est intégrée à son sens, et le «sens» est défini en termes de force (illocutoire), ou mieux que la distinction n'est rigoureusement pas possible. Cette impossibilité n'est certes que relative, puisqu'elle repose sur des hypothèses théoriques, c'est-à-dire sur des décisions en un certain sens arbitraires: mais c'est justement aussi le cas de la position inverse, qui affirme la possibilité de cette distinction! Ou plutôt il serait à souhaiter qu'il en soit ainsi, et que ses partisans mettent autant de soin et de rigueur à l'établir que Ducrot en met à élaborer la théorie qui la rend superflue. Alors seulement une discussion pourrait être possible: mais elle devient *alors* une confrontation d'hypothèses et se déroule sur le terrain empirique, où la philosophie n'a aucune part.

On sait que, selon Ducrot, les enchaînements des énoncés du discours ne sont pas, en général, descriptibles en termes de connecteurs logiques, et que ces derniers sont au contraire des sortes de valeurs limites de certains connecteurs argumentatifs [19]. Cette conclusion doit maintenant être étendue à l'ensemble des mots de la langue, ce qui revient à supposer que la valeur descriptive d'un énoncé dérive d'une valeur argumentative plus fondamentale. Même si une exposition rigoureuse de ce point est ici hors de question, admettons un instant l'idée de base selon laquelle le sens d'un énoncé réside entièrement dans son usage, au sens où le comprendre signifie non pas «saisir intellectuellement un contenu», mais «savoir comment continuer». Ainsi, pour reprendre un exemple cher à Ducrot, comprendre la phrase «Pierre est intelligent» signifie savoir en gros dans quelles circonstances et à quelles fins cette phrase est généralement prononcée, c'est-à-dire plus précisément à quel genre de conclusions son énonciation est censée conduire l'interlocuteur. Par hypothèse, le sens de la phrase ne réside donc en rien d'autre que dans les instructions qu'elle donne ainsi à toute personne comprenant le français au sujet de ses possibilités d'emploi. D'où vient alors l'idée, assurément très répandue, que par cette phrase, une certaine propriété est attribuée à Pierre, celle désignée par le prédicat «intelligent»? Car, si la structure de la phrase est bien superficiellement attributive, il est clair aussi, ou du moins, comme le dit Ducrot, il est à espérer que le terme «intelligent» ne *désigne* rien du tout! Et néanmoins, dans les circonstances normales, cet énoncé est compris comme une description partielle de Pierre, ce que la structure sémantique de la phrase n'explique pas. Ce serait pourtant une erreur que d'incriminer ici Aristote ou Port-Royal, ou l'enseignement traditionnel de la grammaire par exemple: car si l'analyse des

[19] Cf. p. ex. *La négation* in EA 27-47.

propositions comme attributions d'un prédicat à un sujet a quelque chose d'illusoire, c'est une illusion bien fondée, produite par un mécanisme interne du langage, que les théories traditionnelles reprennent à leur compte et intègrent sans le voir dans leur description de la langue. Pour l'expliquer, Ducrot généralise une notion reprise de Benveniste, celle de «dérivation délocutive». Appelons Sens 1 le sens d'un mot A tel que nous l'avons défini ci-dessus, soit à partir de l'activité argumentative qui le produit. A un stade ultérieur, dit Ducrot, par dérivation, le mot en vient à désigner une propriété supposée appartenir aux objets X à partir desquels on argumente en disant «X est A» [20]. Le Sens 2 ainsi produit donne l'illusion que la structure sémantique uniforme des mots est celle de la désignation d'objets, objets qui, comme le remarque Ducrot, n'ont d'autre réalité que de servir de support aux discours homonymes [21]. (On se rappelle au passage combien la critique du schème objet-désignation est fondamentale dans les *Investigations Philosophiques*.)

La description de ce mécanisme nous permet de donner une interprétation forte de la thèse alogiciste, qui n'affirme plus simplement que le langage n'est pas réductible à la logique, ce qu'au fond personne ne conteste, mais bien que la logique est en un certain sens dérivée du langage. Rappelons en effet que Chomsky admettait une composante logique intervenant tardivement dans la formation des énoncés, ce qui est, dans le cadre scientifique, une hypothèse inoffensive, sauf contre la thèse strictement logiciste, dont je doute qu'il existe plus d'un seul linguiste pour la soutenir. Mais cette idée n'a pas de signification philosophique, car, si penser logiquement et penser tout court sont strictement synonymes, comme le veut Wittgenstein, on ne peut pas faire à la logique sa part. La forme logique, comme condition de possibilité de la structure, ne peut pas coexister simplement avec d'autres structures, et lorsque, pour Wittgenstein, l'élément logique du langage n'est plus représenté par une forme unitaire, mais par une diversité de jeux hétérogènes, cette exigence est intégralement maintenue. Notre adversaire n'est donc pas tant le logicisme pur de Frege, par exemple, qui est conscient de ses limites et des exigences de la pensée, qu'une sorte de logicisme mou, qui admet, à côté de la logique, une pluralité d'autres manières de penser, lesquelles peuvent néanmoins être décrites au moyen de la logique... à condition encore que celle-ci soit convenablement assouplie! Les tenants de cette position, qui connaît une infinité de nuances, sont d'ailleurs en bonne compagnie, puisque Aristote, par exemple, la soutient en traitant

[20] DD, 123.
[21] DD, 127.

l'argumentation comme une sorte de raisonnement plus lâche que le syllogisme et coexistant avec lui. Mais cet affaiblissement n'efface en rien l'erreur fondamentale du logicisme, qui est d'aborder le langage pour ainsi dire d'en haut, à partir de l'un des produits les plus sophistiqués, d'expliquer le constituant à partir du constitué, le primitif à partir du dérivé. Et encore une fois, il ne s'agit pas là d'une simple erreur accidentelle, mais bien d'une illusion objective, produite par le langage lui-même dans une sorte d'auto-interprétation, que ces conceptions reprennent à leur compte. Ce dont il s'agit au contraire, c'est de montrer comment les contenus apparemment descriptifs de la proposition et les lois logiques de connexion entre propositions sont dérivés en quelque manière de lois sémantiques plus fondamentales. Mais que signifie, étant donné son caractère non relatif, que la logique puisse être dérivée? Car les lois logiques ne sont certes pas des forgeries des logiciens, et cette dérivation n'est le fait de personne. C'est que les lois logiques sont les règles abstraites de tout symbolisme propre à la description d'objets, et par là elles présupposent le langage: mais elles sont les *décisions* à la base de telles descriptions, et non pas la *description* de quelque objet, comme ne cesse de le répéter Wittgenstein. La confusion entre règles symboliques et lois de la pensée comprises comme les lois d'une supernature a sans doute beaucoup à voir avec les phénomènes de dérivation délocutive. Que cette dérivation soit l'objet d'une recherche scientifique me paraît donc très important.

Ces considérations pourront-elles pourtant nous aider, en philosophie, à surmonter d'antiques erreurs? Rien n'est moins sûr. Réunissons les termes du problème: au niveau le plus profond, le langage est coappartenance des jeux et des formes de vie. La pensée objective ne peut atteindre à ce niveau, et c'est pourquoi, soit dit en passant, les jeux de langage ne peuvent être ressaisis que fragmentairement et sur le mode de la fiction. Il n'existe donc pas de forme générale des liens du langage et du monde, et il n'est pas possible de parler sans les schématiser des divers modes de cette liaison. Une schématisation est ainsi à la base de la science du langage, tandis que la tâche critique de la philosophie est de rappeler le caractère insuffisant et provisoire de toute schématisation. Mais ce partage des rôles n'est généralement pas respecté, car toute schématisation nous reconduit par définition au niveau superficiel, où la description scientifique se trouve en concurrence avec ce que j'ai appelé l'auto-interprétation du langage en termes de vérité, et qui est intégrée à la tradition philosophique d'une manière que je crois inextricable. Pour expliquer l'illusion logiciste, Ducrot invoque après Benveniste une tendance logicisante des langues occidentales, qui sont les langues de civilisations où la connaissance et la vérité ont pris une importance particulière, et qui pour cette raison tendraient à se représenter elles-mêmes

«comme un moyen pour formuler et échanger des connaissances» [22]. Malgré son charme, cette interprétation est philosophiquement insatisfaisante, car il nous manque un terme de comparaison: quelles que soient les raisons de ce fait, les seules langues à avoir développé à la fois une philosophie et une grammaire explicite sont les langues occidentales, et même si tel n'était pas le cas, c'est encore dans le cadre de cette culture que nous accueillerions des contre-exemples éventuels. Même si, comme j'essaie de le suggérer, les formes de pensée philosophique traditionnelles sont au moins aussi éloignées de rendre compte du réel que la grammaire traditionnelle d'inspiration logicisante l'est de la structure sémantique de la langue, elles ne peuvent pourtant être simplement relativisées ou négligées, car elles sont, en tant qu'illusions objectives, incorporées, au moins en partie, au niveau profond du langage. (De là l'ambivalence du concept de «profondeur» chez Wittgenstein.)

Il n'est dès lors pas étonnant que la position de Wittgenstein en philosophie, ou celle de Ducrot en linguistique soient l'une et l'autre quasi marginales dans leurs disciplines respectives: c'est qu'elles contestent radicalement, quoique de points de vue fort différents, des formes de pensées développées précisément pour recouvrir l'abîme du langage, et qui sont des protections illusoires contre les inquiétudes philosophiques. En fin de compte, si l'on peut remarquer un tel air de famille chez les deux auteurs, c'est peut-être uniquement sur la base de la première distinction que j'ai faite, la distinction éthique entre le penseur «bourgeois», comme Wittgenstein appelle Ramsey, et celui dont la tâche est de «combattre les mythes», selon l'une des définitions du philosophe. C'est pour cette seule raison, peut-être, que ces pensées semblent se répondre, comme les continents s'emboîtent de part et d'autre des océans. Mais il n'y a pas de continent philosophique, seulement une mer toujours démontée, qui vient se briser sur les rivages paisibles du savoir. Aussi le discours ambigu qui a associé ces deux recherches doit-il enfin s'effacer, pour laisser place à la parole plus univoque, qui assume sans défaillance le retrait de ce dont elle parle.

Discussion

E. Corazza: Si je vous ai bien compris, il me semble que vous défendez, concernant la notion de «compréhension», la thèse suivante: comprendre un énoncé ne signifie pas saisir son contenu. Suivant Ducrot, vous dites que pour comprendre un énoncé, il suffit d'être en mesure de «poursuivre».

Je crois que cette thèse est fausse, et j'aimerais soutenir que pour comprendre un énoncé, il *faut* en saisir (de quelque façon, peu importe) le contenu. Imaginons

[22] DD, 119.

une situation à la Perry dans laquelle je reçois une carte postale sans signature, sans timbre et sans image. Sur cette carte postale, il y a le message suivant: «Je suis bien ici». Si je suis en mesure d'identifier la personne qui a écrit ce message, le lieu et le moment où il a été écrit, je ne vois pas comment je pourrais être crédité de la compréhension de ce message. Je pense plutôt que, si je suis en mesure de comprendre le français, c'est-à-dire si je maîtrise les règles linguistiques qui gouvernent les indexicaux, alors je serai toujours capable d'*interpréter* une phrase indexicale. Dans l'exemple en question, je sais que la personne était bien réellement là où le message a été écrit, lorsqu'il a été écrit. Cependant, si je n'ai pas accès au référent (au contenu), je ne peux comprendre ce message. Je crois que c'est la compréhension qui nous permet d'expliquer le comportement des sujets et donc la façon dont ils «poursuivent». Si je ne sais pas qui a produit le message, je ne pourrai pas non plus poursuivre, je ne saurai pas non plus qui remercier et ainsi de suite.

Wittgenstein lui-même, dans les *Philosophische Bemerkungen*, en discutant les indexicaux, donne des éléments qui nous permettent de l'interpréter de la façon que j'ai décrite. Il écrit en effet: «Ce qui est caractéristique dans les phrases de l'espèce 'ceci est...', c'est que la réalité en dehors du système des signes entre en quelque façon dans le symbole.» Il semble donc qu'on n'est pas en mesure de se passer du contenu, au moins lorsqu'on est en présence de phrases comportant des indexicaux.

D. NICOLET: Votre question, de la manière dont elle est posée, demanderait en réponse de longs développements, qu'il n'est pas possible d'entreprendre ici. Je me limiterai à deux remarques.

Je crois que votre intervention décrit bien, hélas! en la reprenant à son compte, l'illusion que, pour ma part, je critique: celle d'un «contenu» des phrases, qui *expliquerait* la manière dont les locuteurs y réagissent dans leurs enchaînements discursifs. D'une part, l'explication causale n'est pas pertinente ici, et les enchaînements discursifs doivent être considérés méthodologiquement comme premiers. D'autre part, il ne s'agit pas de proposer une quelconque thèse au sujet de la compréhension, mais simplement de ne pas se laisser abuser par le terme métaphorique de «contenu de la phrase», car il ne désigne peut-être rien d'autre qu'un double fantomatique... de cette même phrase. Il faut en effet se rappeler, c'est la leçon de Wittgenstein, que le sens d'une phrase n'est nulle part mieux énoncé que *dans la phrase elle-même*.

Quant aux «indexicaux», puisque c'est le nom que vous donnez à cette classe de mots, il serait tout à fait naïf d'imaginer qu'il mettent la phrase «en contact» avec la réalité extérieure (quoi que l'on entende d'ailleurs par là). Une telle opération relèverait de la pure magie! C'est justement ce que dit la phrase de Wittgenstein que vous citez: que cette mise en contact s'opère *dans le langage* (où, si l'on préfère, elle a toujours-déjà eu lieu). Il ne s'agit donc plus du tout, chez cet auteur, d'une confrontation métaphysique, comme celle qu'esquisse votre question, entre «le langage» et «la réalité».

D. SCHULTHESS: Vous critiquez l'erreur du «logicisme» qui, dans une science du langage naturel, consisterait, je suppose, à rendre compte des phénomènes linguistiques en se servant avant tout des instruments de la logique formelle classique. Cette erreur — si c'en est une — semblerait à rapporter essentiellement à l'influence du mouvement philosophique qui, depuis B. Russell principalement, s'est servi des instruments de la logique formelle pour aborder les questions les plus diverses. Cependant, vous soutenez la thèse que l'erreur en question tient à une «illusion objective produite par le langage lui-même dans une sorte d'auto-interprétation». Quelle justification pouvez-vous donner de cette thèse?

D. NICOLET: Les deux affirmations me paraissent pouvoir être vraies — ou, pour parler selon mes principes, pouvoir faire sens — ensemble. Ce qui les relie, bien entendu, est une thèse, dérivée de Wittgenstein, sur la nature de la philosophie comme (més)interprétation des structures langagières. Je dis qu'elle est une «auto»-interprétation, mais il ne faut voir là aucune démonologie. On pourrait dire aussi bien qu'il s'agit d'une erreur des usagers au sujet du langage, que les philosophes ne font que reprendre. Cependant cette erreur est générale, systématique et inconsciente, et toute explication psychologique est ici sans pertinence. La raison doit donc bien se trouver dans la structure du langage lui-même. La question est celle de la description de ce phénomène d'une interprétation «spontanément» logicisante du langage, une description qui ne reprendrait justement pas cette interprétation à son compte, mais la neutraliserait pour en dévoiler la structure. Je n'ai, dans l'état actuel de ma recherche, que peu d'éléments à proposer, et c'est là sans doute l'une des faiblesses de mon exposé. Le plus prometteur me paraît être la théorie de la dérivation délocutive, prise comme exemple de la création intralinguistique de signes et de sens nouveaux, qui présentent le caractère remarquable de bloquer en quelque sorte la mobilité d'un jeu de langage dans le schéma désignation-objet — ce qui est justement pour Wittgenstein l'erreur classique de la philosophie. Ce concept doit pourtant être encore analysé et élucidé philosophiquement, ce qui n'a pas été fait à ma connaissance, et je n'en parle ici que pour indiquer un problème et une tâche.